

Sylvie
PÉRENNE

MES
NUITS
Sauvages

JouVence
poche

Dans la même collection aux Éditions Jouvence

Les Neuf Leçons du guerrier maasäi, Xavier Péron

Petites Graines de bonheur, Vincent Cueff

Mais oui, installe-toi à la campagne !, Aurélie Delahaye

La Lettre à Lila, Vincent Cueff

*Achète-toi toi-même ces p*taïns de fleurs*, Tara Schuster

Les Âmes du temps perdu, David Perroud

Toutes ces vies où nous nous sommes aimés, Céline Colle

Catalogue gratuit sur simple demande.

Éditions Jouvence

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

Site Internet : www.editions-jouvence.com

E-mail : info@editions-jouvence.com

© Éditions Jouvence, 2022 pour la première édition

© Éditions Jouvence, 2024 pour la version poche

ISBN : 978-2-88953-907-9

Couverture et illustrations intérieures : Francois-Xavier Pavion

Maquette intérieure : Éditions Jouvence

Mise en page : Frank Pitel

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

Sommaire

Prologue	5
1. Du quotidien à l'aventure	13
2. #Vanlife	27
3. Les quatre saisons	53
4. La révélation	79
5. Viens chez moi, j'habite dehors	103
6. Du rêve à la réalité	131
7. Rendez-vous en maison buissonnière	159
8. Une année en Tiny House	187
Épilogue	299
Remerciements	303

Prologue

J'ai la sensation délicieuse de faire l'école buissonnière, au volant de ma petite voiture au bruit de tondeuse qui grimpe courageusement un à un les lacets de la route, m'emportant toujours plus haut dans la montagne. Il est à peine treize heures et je rentre à la maison. Aujourd'hui, j'ai mon après-midi.

L'ambiance est à l'hiver, froide et grise, avec de minuscules flocons éparés qui volettent dans l'air. Plus je prends de l'altitude et plus les bords de la chaussée sont blancs. D'abord légèrement saupoudrés, puis franchement recouverts de cinq, et de dix bons centimètres de neige. Encore un virage et j'arriverai chez moi. Mon cœur s'accélère... Et si elle avait disparu ? Crainte purement irrationnelle qui, pourtant, ne me semble pas tout à fait hors de propos dans l'instant. Et si tout ça n'avait été qu'un rêve ? Je ralentis, tourne et n'ose pas tout de suite lever les yeux. Pourtant, elle est bien là, à m'attendre sagement sur la plateforme construite pour elle dans la pente. Elle domine la vallée, à la fois majestueuse et discrète. Rassurée, je laisse s'échapper l'air de mes poumons, réalisant que j'avais cessé de respirer.

Il est toujours là, mon foyer si spécial et si accueillant ! Je me gare sur l'espace réservé à la voiture en contrebas et regarde ma Tiny House perchée au-dessus de moi. Que j'aime cette minimaison ! Après deux longues années de

MES NUITS *Sauvages*

travail et de batailles, j'ai enfin pu l'installer ici, dans ma commune de rêve. J'ai pour l'instant bien du mal à me rendre compte que, ça y est : j'habite dorénavant dans ce lieu tout droit sorti de mon imagination. Je monte en soufflant l'étroit chemin recouvert de blanc qui mène à la terrasse sur laquelle mon nid est perché. Avant d'y entrer, je ne peux m'empêcher de me retourner pour admirer la vue qui s'offre à moi : dans la cuvette en contrebas, les petites maisons de la bourgade où je travaille sont sagement posées, comme des jouets miniatures, dans le gris-bleu de la vallée au sol encore trop chaud pour que la neige y tienne. Ici, sur les hauteurs, tout est blanc, et l'air pique légèrement le nez de son odeur froide et propre. La neige étouffe les sons, enveloppant le paysage dans un silence feutré dont elle seule a le secret. Cette vue, j'ai beau la regarder, et la regarder à nouveau, elle est chaque fois différente. Qu'un nuage traîne sur le flanc de la montagne d'en face, que la brume recouvre la vallée ou que le gel blanchisse le fond de la cuvette en épargnant les sommets et c'est l'ensemble du panorama qui prend une nouvelle allure.

J'inspire une grande goulée de cet air frais et enivrant de pureté en me disant que j'ai de la chance. Vivre là est un luxe incomparable ! Le sourire aux lèvres, je me retourne vers ma minimaison, pousse la porte et entre. À l'intérieur règne une tiédeur sèche, bien loin du froid hivernal du dehors, mais éloignée aussi de la douce chaleur que l'on s'attend à trouver en rentrant chez soi !

Après avoir soigneusement refermé la grande porte vitrée derrière moi, j'allume deux spots à la lumière dorée au-dessus du plan de travail de la cuisine ainsi que le joli poêle à gaz découvert en fouillant dans les technologies de bateaux, qui réchauffera l'atmosphère en moins de dix minutes. Puis, je mets de l'eau à bouillir sur le feu de cuisson aux flammèches bleues bien disciplinées, m'assieds sur la banquette et laisse mes muscles se relâcher au rythme où la pièce tiédit.

Par la suite, cet après-midi-là, je me pelotonne sur l'un des bras de mon canapé d'angle, m'enfouis sous une couverture moelleuse et prends un livre pour lire un peu. Une tasse de thé fume sur la table à côté de moi, mais je suis tellement détendue que je sombre rapidement dans le sommeil.

Une éternité plus tard, j'ouvre un œil, puis les deux. Ma tête se réveille doucement tandis que le restant de mon corps dort encore. Je me sens comme en apesanteur.

Je referme les yeux et goûte le silence étouffé qui m'entoure. Que c'est reposant, l'absence de bruit ! J'ai l'impression que chacune de mes cellules se régénère dans ce calme grandiose. Il doit à nouveau neiger dehors...

Je finis par ouvrir les yeux pour de bon, joyeuse à l'idée de visiter du regard une fois de plus l'intérieur si chaleureux de mon cocon de bois. Je ne m'en lasse pas !

La porte vitrée par laquelle je suis entrée me fait face, retransmettant comme une télévision muette le ballet

MES NUITS *Sauvages*

hypnotisant des gros flocons qui tourbillonnent à l'extérieur dans la lumière laiteuse de cette fin d'après-midi. La tasse de thé ne fume plus.

L'atmosphère est calme, j'entends seulement le léger ronronnement du poêle à gaz dont la flamme apparente fait danser ses reflets dorés sur les murs.

Sur le même pan de mur que la porte vitrée, la cuisine. De jour, le soleil y entre à flots par la double fenêtre donnant plein sud, qui s'ouvre au-dessus du large plan de travail en frêne massif. La vue sur les sommets enneigés de l'autre côté de la vallée est imprenable. Bien que, pour l'instant, je ne discerne que de gros flocons qui tombent mollement dans la lumière du soir.

Cette perspective, toujours magnifique, est une véritable invitation à cuisiner. Sans compter le feu d'artifice de couleurs des épices, céréales et fruits secs rangés dans des pots en verre qui tapissent les murs de part et d'autre de cette fenêtre ; impossible, dans un tel cadre, de manquer d'inspiration pour concocter des petits plats, suivant l'humeur du moment.

Juste en face de moi, dans le prolongement du bras du canapé, un confortable escalier en bois blanc mène à la mezzanine. Déjà, un peu de bazar y a élu domicile : un tas de magazines, un gros pull plié et quelques courriers à classer posés les uns sur les autres encombrant chacun une marche. Mais il reste largement de quoi circuler, et j'aime bien

l'impression de vie que donnent à l'ensemble de l'espace ces quelques affaires qui traînent.

En haut des marches, la mezzanine surplombe la cuisine : c'est mon nid douillet à dormir et à rêver... Je ne la distingue pas bien d'en bas, une rangée d'étagères qui me sert de table de chevet géante la cache. Dessus trône fièrement mon lierre à feuilles blanches et vertes, un paquet de mouchoirs aux motifs de jungle luxuriante et un joyeux désordre de cinq ou six livres entamés, installés en un savant édifice dans lequel je suis la seule à m'y retrouver. C'est en montant l'escalier qu'on découvre mon nid dans son ensemble : mon lit y prend ses aises, occupant tout l'espace au sol. Au-dessus de lui, une immense vitre rectangulaire donne sur le ciel et ses humeurs, me laissant voir les étoiles la nuit et entendre la pluie. Les gouttelettes me bercent lorsque je suis bien au chaud et au sec sous mon épaisse couette de plumes. On tient confortablement assis sur le matelas, sans se cogner la tête, ce qui accentue l'impression d'un endroit douillet et protecteur.

Et, pièce maîtresse de cette habitation de rêve : la partie du toit qui se trouve au-dessus de la mezzanine peut s'ouvrir complètement. Elle glisse comme une porte coulissante à l'horizontale et, dès que le temps le permet, m'offre le luxe absolu de pouvoir dormir à la belle étoile dans mon propre lit. Vivement le printemps, que je puisse en profiter !

Une salle de bains se cache au fond de la Tiny, après la cuisine et sous la mezzanine, juste assez grande pour contenir

MES NUITS *Sauvages*

une douche de bonne taille d'un côté et des toilettes suspendues de l'autre. Entre les deux, une niche en bois de cerisier comporte un lavabo surmonté d'un miroir et d'une étagère pour y poser ma brosse à dents et mes quelques produits d'utilisation quotidienne.

Ainsi, un jour après l'autre, je me délecte de l'impression délicieuse de me laver dans une grotte, grâce au revêtement de feuille de pierre couleur brun chaud qui tapisse les parois de la douche, fort heureusement de forme arrondie, pensée pour ne pas avoir à nettoyer de coins noircissant. Les volutes de vapeur, qui tourbillonnent dans la lumière du spot enchâssé dans le plafond, me détendent immanquablement. Parfois même, quand une longue semaine se termine, je me sors une bière bien glacée que je déguste enveloppée de ces nuées mouvantes sous le jet brûlant de la douche, bien à l'aise dans ma caverne. Là, ce sont tout bonnement les portes du paradis qui s'entrouvrent... Et la ventilation double flux qui remplace l'air humide de l'intérieur par celui sec puisé dehors prend alors tout son sens !

Difficile de croire qu'il y a autant de place dans ces douze mètres carrés, dont chaque parcelle, jusque dans les moindres détails, a été pensée et réalisée rien que pour moi.

Pourtant, il y a trois ans maintenant, je voulais habiter dans une grande et belle maison, lumineuse et bien agencée. Ce désir était-il le mien ou bien celui que l'on m'avait appris comme étant une sorte de garantie pour être heureuse ? Toujours est-il que je l'ai eue, ma grande et belle maison. Et j'y

vivais plutôt à l'aise, quoique jamais je ne m'y sois sentie parfaitement comblée. Ce qui ne manquait pas de soulever en moi une question des plus désagréables : étais-je seulement capable d'un tel épanouissement ? Le pire était que je ne savais même pas exactement ce que j'aurais pu souhaiter de plus !

Jusqu'au jour où mon quotidien a basculé, presque par accident, dans l'aventure et les expériences, hors des sentiers balisés.

Ma vie est alors devenue une épopée secrète des plus insolites, qui m'a emportée bien loin de mon point de départ. Une aventure au cours de laquelle j'ai ri, souri, pleuré, découvert, senti et réfléchi. Une aventure qui m'a amenée doucement vers cette pleine satisfaction à laquelle j'aspirais depuis si longtemps.

C'est cette tranche accidentée et enchantée de mon histoire que je m'appête à te conter ; un morceau de mon intimité que je t'offre à voir, comme une petite lucarne ouverte sur l'inimaginable.

1.

Du quotidien
à l'aventure



**IL ÉTAIT UNE FOIS,
DANS UNE GRANDE MAISON
AU BEAU MILIEU DE LA FORÊT...**

Il y a trois ans maintenant, j'avais tout pour être heureuse. Je venais d'emménager avec mon compagnon dans une grande maison, confortable et lumineuse. Les multiples fenêtres donnaient sur la forêt alentour et l'immense terrasse offrait une vue imprenable sur le village en contrebas et la montagne d'en face. C'était mon habitation idéale alors, et mon havre de paix. Je pouvais m'y reposer comme nulle part ailleurs... Et avec tellement de mètres carrés, clairs et bien agencés, que j'allais enfin pouvoir faire l'ensemble de ces choses dont je rêvais depuis longtemps sans pour autant les réaliser, faute de place notamment !

Je voyais déjà les après-midi entiers de couture, où je pourrais étaler mes tissus au gré de mes idées, toujours un peu trop grandes pour la surface disponible, et laisser mon chantier en cours tel quel pour la fois suivante, sans passer trop de temps à tout ranger. Ce qui me permettrait de m'y remettre juste pour une heure par exemple, et de ne plus avoir à attendre d'avoir une demi-journée devant moi pour que ça vaille la peine de tout déballer. Assurément, cet espace de création allait prendre ses aises dans ma vie, et je m'en réjouissais !

J'imaginai aussi, un peu naïvement sans doute, les interminables soirées entre amis que je pourrais organiser, autour d'un bon repas longuement mijoté, dont les effluves

de consommé de queue de bœuf mêlés à l'odeur du fondant au chocolat sortant du four accueilleraient mes invités dès le pas de la porte. Une fois le ventre plein, je nous voyais refaire le monde, confortablement installés sur les canapés du salon, en dégustant un verre de vin rouge au son d'un jazz mélancolique dont les notes se perdraient dans la nuit. Et chacun trouverait un lit fait, prêt pour le recevoir au moment où ses paupières commenceraient à se faire lourdes. Le lendemain matin, nous nous retrouverions à la cuisine au compte-gouttes, dans l'odeur du café fraîchement moulu, la figure encore chiffonnée de sommeil. Bref, la vie idéale quoi !

Côté professionnel, j'exerçais avec bonheur, et j'exerce toujours d'ailleurs, le métier d'ostéopathe. Les patients viennent me voir et me racontent leurs histoires aux mille drames et secrets, parfois dignes des meilleurs romans, souvent pleines d'émotions. Leur confiance me touche et les rencontrer m'enrichit et me plaît énormément, sans que la routine, dans ce domaine, vienne ternir mon plaisir. En un mot comme en cent, ma vie professionnelle aussi est, et était, heureuse.

Et pourtant, dans ce cadre *a priori* idéal, je ressentais profondément que je n'avais pas encore trouvé ce qui me convenait parfaitement. Sur le plan professionnel, je me sentais comblée et ne souhaitais rien de plus que de pouvoir continuer à exercer comme je le faisais déjà. Ce qui m'entraînait à désirer me sentir aussi complètement épanouie dans ma vie personnelle ! J'étais donc en recherche de ce qui pourrait

MES NUITS *Sauvages*

m'apporter cette pleine satisfaction quand je suis tombée, un beau jour d'été, au hasard de mes lectures, sur un mince livre qui m'a marquée. Il parlait de l'art de la simplicité, décrivant le plaisir que l'on peut avoir à ne posséder que peu d'affaires, choisies avec soin. Ne s'entourer que de magnifiques objets et se libérer de tous les autres... Quelle idée plaisante !

Pour autant, je n'étais pas en mesure d'expérimenter complètement la chose, ayant bien du mal à meubler les deux cents mètres carrés de cette maison immense dans laquelle nous habitions alors. Et dans un tel espace, comment ne pas garder toujours trop d'objets « au cas où » ou « pour plus tard » ? Portée par l'élan de cette lecture, j'avais toutefois fait un premier tri grossier dans mes possessions. *Peut-être pourrais-je quand même me rapprocher un peu de cet idéal de simplicité ?* avais-je pensé alors, rêvant à une vie entourée seulement de mes objets les plus chers, me sentant libre et légère de ne pas posséder plus que le nécessaire.

Après avoir donné quelques affaires et mis quelques autres à recycler, j'avais ressenti une sorte de libération qui m'avait gonflée d'énergie, malgré le côté anecdotique de mon tri.

Et dire que ce sont précisément ces sensations-là que je recherchais, plus ou moins consciemment, quand je faisais du shopping ! Chaque fois, j'avais l'espoir de trouver *la* petite robe qui me plairait suffisamment pour que je n'aie plus jamais l'impression de n'avoir rien à me mettre, plantée devant une armoire qui regorge de vêtements ! *La* petite robe aurait été parfaite en toutes circonstances ou presque,

m'offrant, dans mon imaginaire, une bonne raison de me défaire de la plupart de mes autres affaires, achetées pour telle ou telle occasion et très peu portées depuis. Je me voyais déjà, debout, face à une armoire bien rangée ne contenant que peu de pièces, mais chacune de qualité et impeccablement seyante. Et j'aurais toujours *la* petite robe qui va bien à me mettre ! Si seulement je pouvais la dénicher... Comme si ajouter un vêtement dans mon armoire allait me permettre de la désencombrer ! Peut-être me suffisait-il de commencer à trier pour me rapprocher un peu de mon armoire idéale ? Cela, je pouvais le faire à tout moment, sans dépendre d'une trouvaille ni déboursier un cent !

Découverte intéressante, enthousiasmante même, mais bientôt recouverte par la vie quotidienne, celle qui vous rattrape toujours en quelques jours ou, au mieux, en quelques semaines.

Et me voilà repartie à faire des achats. Après tout, j'avais fait de la place... et *la* petite robe était peut-être au coin de la rue !

QUAND L'ESPACE GRIMACE

Puis le temps a passé, et la découverte émerveillée de l'espace qu'offrait notre grande maison a laissé place chez moi au sentiment d'être vaguement dépassée par ces nombreuses pièces, dont certaines n'ont jamais été vraiment utilisées. L'air, faute de mouvement, y perdait sa vitalité et devenait neutre jusque dans son odeur. Il sentait le rien... Et la poussière, elle, ne faisait pas de manières, se réinstallant dans les multiples coins et recoins de la maison, que les chambres soient habitées ou non. Les araignées en profitaient pour prendre leurs aises en créant des toiles toujours plus grandes et toujours plus complexes, au pied desquelles de discrets tas de morceaux d'insectes morts s'accumulaient. Rien d'extravagant, non, rien qui se voie au premier coup d'œil ! Mais, si l'on s'attardait à regarder dans les coins, et à sentir l'ambiance un peu morne de temps suspendu, force était de constater que ces dames à huit pattes régnaient incontestablement sur ces pièces trop silencieuses.

J'ai alors condamné certaines salles, créant autour de nous des espaces qui existaient sans exister, froids et sombres derrière les portes auxquelles j'évitais de penser, sans pouvoir les ignorer non plus. Ces espaces morts derrière les portes closes donnaient une impression d'insécurité désagréable, laquelle participait à nous ramener chaque fois un peu plus vers les mêmes endroits chauffés et éclairés : la cuisine, le canapé et notre chambre à coucher.

La surface que nous occupions effectivement se trouvait être bien moins importante que je ne l'aurais imaginé. Sans doute autour d'une cinquantaine de mètres carrés, calculais-je à la louche. Et encore, en comptant certaines zones de stockage dont nous n'avions peut-être pas réellement besoin...

Ce rêve que j'avais de vastes espaces intérieurs, lumineux et donnant sur la nature, ne remplissait pas ses promesses. Moi qui pensais m'y sentir libre, détendue et profiter enfin de mes loisirs ! Au bout d'une petite année, j'ai dû me rendre à l'évidence : finalement, je faisais dans ma grande maison exactement les mêmes choses qu'auparavant dans mon minuscule appartement.

Ainsi, ce n'était pas par manque de place que je cousais si peu. Et ce n'était pas par manque de place, non plus, que j'invitais si rarement du monde chez moi.

C'est seulement après avoir accédé à mon désir d'avoir de la place pour faire des choses que j'ai pu me rendre compte que je n'avais pas réellement envie de les faire, ces choses. Et l'espace, qui devait être libérateur, est devenu presque oppressant.

Je réalisais alors combien l'excuse d'un appartement trop petit était confortable, m'évitant d'avoir à constater que je ne suis pas aussi sociable que j'aimais à le penser. Ou du moins, j'avais besoin de garder mon chez-moi pour moi seule. Un peu comme une bête sauvage dont la tanière n'est connue

MES NUITS *Sauvages*

que d'elle seule et qu'elle quitterait aussitôt si quiconque venait à la visiter et à y laisser son odeur. En effet, après avoir reçu du monde, il me fallait toujours quelques jours pour me réapproprier complètement l'espace.

J'ai eu besoin d'un certain temps pour digérer cette trouvaille, étant particulièrement peu fière de cet aspect de ma personne jusque-là camouflé par la fameuse excuse du : « Je n'ai pas vraiment la place chez moi pour... »

Je réalisais alors qu'il pouvait être plutôt inconfortable d'aller à la rencontre de certains de mes désirs profonds. Me découvrir, puis m'accepter telle que je suis, promettait de ne pas être un long fleuve tranquille.

POINT DE RUPTURE

Voilà, c'est le drame : mon couple vole en éclats. L'accumulation de nos frictions est devenue trop douloureuse pour nous être encore supportable, même sous prétexte d'amour. Et d'un coup, ma vie vire au gris. J'ai déjà trente-trois ans, je suis célibataire, sans enfants, je ne sais plus où habiter et j'ai mal partout à l'intérieur de moi. Que faire maintenant ? Et surtout, à quoi bon ?

Extérieurement, je tiens le coup, je continue, je me projette même. Mais, au-dedans, le moteur est cassé. La douleur a pris ses quartiers.

Adieu mon bel amoureux, adieu la vie de couple, adieu la splendide maison dans la forêt ! Je n'ai plus l'envie de faire du sport et ne trouve pas le courage de me forcer. Mon violoncelle reste muet et l'apprentissage des langues étrangères, vaste collection de mots que j'aimais tant entretenir et compléter auparavant, s'enfonce progressivement dans les brumes du tréfonds de mon cerveau.

Trouver un refuge, une tanière où me rouler en boule sans que personne ne me voie. Les canapés des amis sont certes confortables, mais ils ne valent pas un endroit pour moi seule, où cuver ma peine le temps nécessaire. Voilà ce qui se dessine comme une priorité dans mon esprit tout gris. Mais impossible de dénicher un appartement qui ne soit pas déprimant ou bien trop grand pour moi dans les environs de mon lieu de travail, en ce début d'hiver. Comment vais-je faire ? Décidément, c'est l'hiver de partout cette année.

Quand, incidemment, alors que je commençais à désespérer de mes recherches, une connaissance me propose de visiter son camion qui est justement garé à deux pas. J'y vais machinalement, comme tout ce que je fais ces derniers temps. Mais à peine rentrée dans ce gros 4 x 4 aménagé, une étincelle se fait jour dans ma grisaille intérieure : et si c'était ma solution ? Trop exigü pour y inviter qui que ce soit, ce pourrait être ma tanière à moi seule. L'endroit parfait pour lécher mes blessures, sans craindre d'être dérangée ; mon adresse étant mobile, personne ne saurait où j'habite. C'est spartiate, certes, mais on peut y vivre. Pas y sombrer cependant, puisqu'il faut déplacer le camion, recharger le réservoir

MES NUITS *Sauvages*

d'eau, comprendre comment fonctionne le gaz et sortir souvent, l'espace étant minuscule. En somme, un mode de vie différent et forcément actif, qui m'a semblé d'un coup être le remède idéal pour m'empêcher de me noyer complètement dans le gris, tout en me permettant de respecter mon besoin exacerbé de solitude.

Justement, il est à vendre ce camion. Et je n'ai plus personne à consulter avant de faire un choix de vie, aussi radical soit-il. Alors voilà, c'est décidé : je vais vivre en nomade, le temps de me reconstruire. Après, on verra.

LE GRAND SAUT

J'ai alors dû passer d'une maison de deux cents mètres carrés à un camion, qui devait en faire cinq ou six et auxquels s'ajoutait toutefois une petite surface de cave humide que je possédais par ailleurs. Je me suis interdit d'entasser des affaires chez d'autres personnes, mes parents par exemple, pour ne garder que l'essentiel. Je voulais éviter que mon choix ne soit porté par d'autres, pour bien me rendre compte de ce qu'il impliquait. Et pour me sentir tout à fait libre aussi...

Le tri dans mes affaires a donc été radical cette fois-ci, quelque peu facilité par mon état de grisaille intérieure qui me donnait l'impression de n'être plus attachée à rien. Après

tout, je tenais là l'occasion rêvée de mettre en pratique ce que j'avais lu dans ce mince livre sur l'art de la simplicité !

Au cours des deux semaines qui ont suivi, je me suis défaite des trois quarts de mes possessions. À ma grande surprise, les choix à faire n'ont pas été évidents, malgré mon détachement du moment. Laisser partir mes affaires était pour moi un peu comme laisser s'en aller des morceaux de moi, de ma vie, de mes souvenirs... Cependant, il s'agissait de toujours continuer, de ne pas m'arrêter à chaque griffure me rappelant le déchirement intérieur qui ne me quittait plus d'une semelle depuis ma séparation.

Pourtant, une fois le tri effectué, je me suis sentie mieux. Plus légère, plus saine, plus forte aussi. Il ne me restait que quelques vêtements, deux caisses de mes livres favoris que venait compléter une liseuse, laquelle devait me permettre de ne pas manquer de lecture dans cette vie minimaliste, et probablement sans connexion Internet, qui m'attendait. Je n'avais plus de meubles, quasiment plus de produits cosmétiques : j'allais me contenter de ma brosse à dents, d'un peigne et d'une huile pour le corps.

Et quel plaisir de ne garder que les assiettes en terre de mon potier préféré, deux beaux verres à vin, trois tasses dépareillées, quelques bols toujours du même potier, une poêle et deux casseroles !

Il m'a fallu également m'équiper de ce que je n'avais pas encore : un bon sac de couchage en duvet, de grosses

MES NUITS *Sauvages*

chaussettes en laine et une nouvelle paire de chaussures de marche.

Au bout du compte, j'avais l'impression d'avoir tout ce dont j'avais besoin. Je me suis promis de ne racheter que ce qui me manquerait réellement à l'usage, et ce, en prenant le temps de bien étudier ce qui existe jusqu'à trouver mon option idéale, pour ne plus jamais m'alourdir de trop d'affaires.

Me voilà à quarante-huit heures du commencement de la nouvelle année, avec mon gros bahut jaune prêt à rouler et une immense aspiration à larguer les amarres pour mettre enfin mon cœur au repos, seule dans la nature.

J'allais tirer profit de ces deux journées pour faire quelques courses de soupes en poudre, céréales, fruits, légumes et gâteaux divers, remplir le réservoir d'eau et changer la bouteille de gaz du camion. Puis, le soir du Nouvel An, je partirai me garer quelque part dans la montagne, où je savourerai cette nuit spéciale, la première dans mon chez-moi d'un nouveau genre, comme le symbole renforcé d'un démarrage vers autre chose, d'un tournant dans mon histoire.

C'est comme ça qu'a commencé l'aventure, mon aventure, celle qui devait m'aider à me retrouver et à rattraper ma joie, envolée avec ma vie d'avant.

2.

#Vanlife



LARGUER LES AMARRES

Ma vie en camion a donc commencé au cœur de l'hiver, en cette soirée de tous les nouveaux départs qu'est la Saint-Sylvestre. J'étais garée au sommet de ma montagne favorite, sous le gris foncé des nuages lourds qui traînaient jusqu'au sol en traversant le col, poussés par un vent froid qui soufflait en rafales. À l'intérieur : juste moi, avec une bonne bouteille de vin rouge, puisque c'est ce qui me fait le plus plaisir, mon téléphone muet, faute de réseau, quelques magazines à découper pour me faire une mosaïque d'images inspirantes pour l'année à venir, de quoi écrire et une compilation de musique entraînante. J'avais tellement attendu ce moment ! Je n'avais cessé d'y penser durant les deux longues semaines de tri draconien de mes affaires, l'organisation de ma future vie en camion et le chargement de ce nid qui allait devenir mon port d'attache pour les temps prochains.

J'y étais enfin, dans mon cocon, avec mon verre de vin, le bruit du vent partout alentour et mon collage sur la table ! Je me sentais à la fois enthousiaste... et seule. Je me suis alors vue sortir dans cette nuit glacée à la recherche d'une barrette de réseau et envoyer un ou deux textos... Bon sang, c'était bien la dernière chose que je pensais faire ce soir-là ! Mais voilà. Chacune des minuscules lumières qui scintillaient en bas dans la plaine me rappelait que les autres étaient ensemble et faisaient la fête. Et moi, j'étais seule, absolument seule dans la montagne froide et grise de l'hiver. Ne sachant même pas avec qui j'aurais vraiment voulu être

et festoyer. J'avais besoin de réatterrir, de me retrouver et de faire le tri en moi !

Maintenant que cette soirée était enfin arrivée, malgré le cadre plaisant que m'offrait la lumière dorée dans le camion, la musique chaleureuse et entraînante, le goût délicieux du vin qui me grisait doucement et l'odeur du curry de légumes que je m'étais préparé pour l'occasion, la solitude me prenait par surprise et me forçait à constater que j'avais envie d'être entourée, d'être aimée. D'être avec les autres, en fait ! Ceux-là mêmes que j'avais tant voulu fuir en quittant la plaine civilisée pour la montagne si vide la nuit.

Je commençais à comprendre qu'il me faudrait du courage pour aller voir certaines choses au fond de moi. Du courage pour accepter que mes désirs ne soient pas systématiquement dirigés par la partie saine de moi-même. Mon envie était grande de continuer à foncer toujours vers les mêmes personnes, alors que je savais maintenant que ce n'étaient pas celles qui me rendraient heureuse. Je ressentais particulièrement en cette soirée de solitude combien je n'aurais pas la force de faire ces deuils, que je devinais nécessaires, toute seule. J'allais avoir besoin de soutien.

Je me suis donc promis, bonne résolution du Nouvel An oblige, que cette vie en camion serait un espace pour me retrouver et récupérer mon plaisir. Et ce, si possible, indépendamment du regard des autres... Pour une fois, j'allais demander de l'aide. Je m'offrirai une thérapie, comme un énorme cadeau à moi-même. J'avais besoin que quelqu'un

MES NUITS *Sauvages*

prenne soin de moi, pour réapprendre à vivre autre chose que des blessures.

Après avoir découpé, collé, lu, réfléchi, trinqué à mes nouvelles solutions... et couru dehors, une fois ou l'autre, pour envoyer et recevoir quelques trop rares textos – je l'admets – je me suis mise au lit sans attendre minuit, fatiguée d'avoir traversé tant d'émotions au cours des semaines passées. Je savourais à la fois la liberté de me coucher en ce jour spécial juste par envie de dormir, sans avoir à me justifier ni m'excuser, tout en regrettant vaguement le gris qui se distillait en moi, me rappelant la solitude qui s'était invitée à ma table de fête. *Même choisie, la solitude n'est pas quelque chose de gai*, avais-je pensé. *Elle peut être apaisante, reposante, parfois écrasante, déchirante, mais gaie, je ne crois pas. Pas pour moi en tout cas.*

UN RÊVE PEUT EN CACHER UN AUTRE

À mon réveil, le lendemain matin, il fait déjà jour et un rayon de lumière joue avec les rideaux, ricochant sur le mur blanc face à moi dans une sorte de clignotement joyeux. J'entends juste quelques oiseaux qui se répondent, et le silence vivant de l'extérieur. Ce qui me fait prendre conscience que je suis en montagne ! Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. D'habitude, pour me retrouver ici, il me fallait d'abord me réveiller entre quatre murs, prendre mon

petit-déjeuner, préparer mon sac, faire un trajet en voiture et ensuite seulement, je voyais ces paysages que j'adore et profitais de ces sons apaisants. Je les écoute avec ravissement, encore enveloppée de la chaleur de mon sac de couchage.

Je rêve ainsi paresseusement en regardant partout autour de moi, me délectant du luxe absolu d'avoir tellement de grandes heures sans rien de prévu devant moi que je me sens libre pour l'éternité, ou presque. Comme au début des vacances d'été quand j'étais enfant !

Aucun impératif, aucune obligation pour aujourd'hui. Quel bonheur ! Mon cerveau, qui ne s'arrête jamais de penser, se demande déjà de quelle couleur je pourrais faire une nouvelle housse pour les coussins, si je vais repeindre les murs et comment je pourrais rendre les rideaux plus opaques.

Au bout d'un moment, je me redresse, fais bouillir de l'eau sans sortir du sac de couchage – avantage des espaces très réduits – et j'ai bientôt une tasse fumante entre les mains. J'ouvre alors grand mes rideaux et regarde dehors : c'est la montagne. Je suis assise sur mon lit, encore ébouriffée de sommeil, en train de déguster le premier thé de la journée avec vue sur les chaumes et, plus loin, les hautes pierres qui se dressent comme un troupeau de menhirs vaguement monstrueux. J'ai l'impression que ma présence ici est une anomalie, une anomalie qui me met en joie. J'ai pu faire en sorte de me réveiller dans mon chez-moi et au sommet de ma montagne préférée ! Je peux donc accomplir bien plus

MES NUITS *Sauvages*

de choses que mon cerveau ne le croit possible... *Hmm*, je vais quand même commencer par repeindre les murs et le plafond couleur crème, pour que ça reste lumineux sans refroidir l'espace. Et accrocher au-dessus de la fenêtre le tableau oiseau que m'a fait mon frère. Comme dans une « vraie maison ».

Une fois mon thé bu, la journée s'étire rapidement en longueur. J'aurais envie de voir du monde, d'envoyer des photos de mon aventure, de montrer à quelqu'un ce que je suis en train de vivre, de découvrir... Je me balade, plus en quête de réseau qu'autre chose. Les amis ont tous la tête dans le... après leur soirée du Nouvel An. Quelques « waouh, super ! » ou « profite-en bien ! » plus tard, et me voilà de nouveau seule. Aller manger un bout quelque part, peut-être ? M'asseoir parmi les gens atténuera sans doute ce vague vide qui étire le temps aujourd'hui.

Installée dans la salle surchauffée d'une de nos fermes-auberges locales, j'absorbe le brouhaha tiédasse de mes semblables, mon carnet ouvert et mon stylo posés devant moi sur l'inévitable nappe à carreaux rouges et blancs. Au papier au moins, je peux me confier... Entreprise qui vire rapidement à la liste des choses à faire dans les jours à venir : organisation et bricolages pour le camion principalement.

PARFOIS, J'AIMERAIS VIVRE DANS UNE PANTOUFLE

À quoi tient la sensation d'être chez soi ? À différentes choses sans doute. Aux objets familiers que l'on dispose autour de nous peut-être. Mais pas seulement.

Un lieu s'apprivoise, comme une personne. Progressivement, il nous devient familier, au fur et à mesure du temps qu'on y passe. On apprend à connaître ses bruits, ses odeurs et ses lumières, jusqu'à ne plus les voir ni les entendre. On y prend des habitudes... Les habitudes semblent importantes. On les enfle comme un vieux pull déformé, tellement doux d'être usé, et immédiatement on se détend. C'est ça... Il va falloir que je trouve mes habitudes dans cette vie de nomade qui démarre. Mes habitudes dans ce gros camion jaune, un peu impressionnant avec ses énormes roues aux pneus cran-tés, qui va maintenant m'accompagner partout.

Les jours suivants se passent en bricolages divers, dans la cour des uns et la grange des autres. Je commence par arranger mon cocon à mon goût. Repeint de frais, avec une étagère en bois nervuré, le tableau oiseau bien au centre du mur blanc et des housses en lin naturel pour les coussins de la banquette, il me semble déjà plus familier. J'ai également cousu des rideaux opaques, dont la face interne est un tissu de soie aux motifs floraux jaune moutarde que je conservais depuis des années, sans oser couper dedans. Maintenant que mon espace de vie est aussi réduit, plus question de garder des choses qui n'ont pas d'utilité au présent ! Alors, autant

MES NUITS *Sauvages*

me servir de mon tissu préféré, qui passe de « future-robe-de-soirée-super-classe » à « rideau-de-camion-que-je-vois-tous-les-jours ». Les rayons de soleil qui viennent jouer avec ses reflets jaunes ont l'air d'adorer.

Doucement, un jour après l'autre, j'apprivoise l'espace. J'apprends à disposer les affaires pour faire le thé et le petit-déjeuner, de manière à ce qu'elles soient accessibles sans sortir du lit, à défaire le lit pour mettre en place la table pour la journée, la ranger pour ressortir le lit le soir... La table reste quand même un peu encombrante. Pas évident de tourner autour. Et le fait de devoir démonter le lit le matin, et le remonter le soir, est plus usant que je ne l'aurais imaginé. Au point que, parfois, je passe la journée en mode lit. Surtout si je pars bosser ou randonner le matin et ne rentre que dans la soirée ! Dans ce cas, le lit prend tout l'espace du camion en dehors d'une zone le long de la porte, juste assez grande pour y stocker une paire de chaussures sur le paillasson. Ces jours-là, j'entasse mes deux oreillers pour m'en faire un dossier, recouvre mes jambes du sac de couchage et suis parfaitement à l'aise pour lire, boire du thé, manger et penser. Il n'y a que pour écrire que je suis un peu gênée : j'aime écrire sur une table qui soit à la bonne hauteur ! Et c'est ce qui me motive, certains jours, à replier le lit.

Progressivement, j'ai trouvé mon organisation pour les déplacements du camion, comme une sorte de routine qui me plaît bien, et me rassure dans cette vie plus mobile que celle à laquelle j'étais habituée. Ainsi, je gare mon camion dans un endroit qui me semble agréable à vivre, ou que j'ai

envie de découvrir, et l'y laisse pour la semaine. Je fais les allers-retours camion-travail avec ma voiture, puis le week-end suivant je marche jusqu'au camion, je le déplace jusqu'au prochain lieu où j'ai envie d'habiter pour une semaine et rejoins à nouveau ma voiture à pied. Ça me fait de bonnes journées de marche ! Et avec pas mal de dénivelé, puisque j'ai tendance à changer souvent de montagne. Mais ça occupe une journée de chacun de mes week-ends, ou presque. Parce qu'avoir deux jours à meubler chaque fin de semaine, entièrement seule... eh bien, ce n'est pas si facile ! C'est un coup à ne pas faire grand-chose finalement et pour rester avec la désagréable impression d'avoir perdu son temps.

Pourtant, je sors tous les jours, au plus tard vers la fin de l'après-midi, quand les promeneurs rentrent siroter l'apéro dans la vallée. C'est le moment que je choisis pour aller marcher tranquillement quelques heures dans la montagne, que j'appelle pompeusement « chez-moi », profitant de l'ambiance paisible du soir tombant, puis de la nuit qui prend ses quartiers. J'aime la transformation des bruits affairés de la journée en sons feutrés et espacés de la nuit, qui s'installent au fur et à mesure que le soir descend, emportant progressivement les couleurs puis les formes dans son grand manteau sombre. Et l'air, qui se fait discret la journée, s'affirme quand vient le soir, dans son humeur du moment : parfois plus doux que du velours après la chaleur du jour, d'autres fois frais et pur comme du cristal quand dans le ciel bleu marine s'allument les étoiles. Il peut aussi devenir joueur après les journées de grands vents et prend un malin plaisir à emmêler mes cheveux au passage !

MES NUITS *Sauvages*

Une fois de retour dans mon cocon, je grignote quelque chose et lis ou écris encore un peu avant de m'assoupir, bien au chaud, dans mon sac de couchage, le nez collé à la vitre. Je regarde clignoter les petites lumières des hommes, en bas, dans la plaine et ce spectacle me détend et m'endort à tous les coups. Un vrai bonheur de ma vie en camion !

AAAH, LE TRI

Par un après-midi pluvieux, assise dans mon camion, accompagnée de mon éternelle tasse de thé vert brûlant, je laisse divaguer mon esprit, comme j'aime de plus en plus à le faire ces derniers temps. Flottant quelque part à mi-chemin entre le rêve et la pensée, je songe à quel point il est cosy d'avoir l'ensemble de ce que je possède à portée de main, dans ces quelques mètres carrés.

Auparavant, je n'avais jamais réfléchi à ce que j'emporterais si je devais ne garder que peu de choses. Et je ne savais absolument pas comment je vivrais cet allègement, si je devais un jour le faire ! En regardant autour de moi, je ne peux que constater qu'il me reste encore beaucoup d'affaires. Ces trois grands coffres sous la banquette en sont pleins, la tour d'étagères sur le côté aussi et il y en a qui sont suspendues dans l'espace à l'arrière... *Nous faut-il donc autant d'objets pour vivre bien ?* ne puis-je m'empêcher de me demander.